

NAPOLEON.

J'ai protesté, Monsieur; mais me plaindre, est indigne de mon rang, de mon caractère. Je ne me plains pas, j'ordonne ou je me tais : mais tenez, Maréchal, ne parlons plus de ces indignités tout cela m'agite, me bouleverse causons d'autre chose.

BERTRAND.

Votre Majesté veut-elle profiter de ce moment de repos pour tracer quelques portraits de ses contemporains ?

NAPOLEON.

Oui, je veux bien, vous avez raison, Bertrand, cette occupation portera un peu de calme dans mon esprit : mais avez-vous ce qu'il faut pour écrire ?

BERTRAND.

Oui, Sire, mon crayon ne me quitte jamais, et voici mes tablettes.

NAPOLEON.

C'est fort bien, asseyez-vous là, je vais dicter... Où en étions nous restés hier?...

BERTRAND.

Hier je crois que c'est à Masséna.

NAPOLEON.

Oui Masséna grand déprédateur ; mais guerrier intrépide, heureux : c'est l'enfant chéri de la victoire—Desaix ! les Arabes l'avaient surnommé le Sultan juste ; les Bourbons, famille usée, leur alliance avec l'étranger les a frappés de